

DEUX DESTINS FRANÇAIS

Mourir est à la portée de tout le monde, encore faut-il choisir son moment. Jean d'Ormesson le disait lui-même : un écrivain doit faire attention à la façon dont il meurt. Par exemple, ne pas disparaître un jour avant Johnny Hallyday, ne pas faire la même erreur que Jean Cocteau, qui mourut le même jour qu'Edith Piaf. Que se passa-t-il alors ? Cinq colonnes à la une pour Piaf, le rez-de-chaussée pour Cocteau. Est-ce si injuste ? On écoute encore un peu Piaf ; on ne lit plus beaucoup Cocteau.

Qu'en sera-t-il de Johnny Hallyday et de Jean d'Ormesson ? Le second affirmait, le coquet, qu'il préfèrerait être lu par trois mille lecteurs dans cinquante ans, plutôt que par trois cent mille aujourd'hui. Invoquer sa postérité, disait Céline, c'est tenir un discours aux asticots.

On aime les artistes, mais on vénère les stars. C'est une autre dimension, un phénomène religieux au sens premier du mot : qui sert à relier. On l'a vu à l'enterrement de Johnny. Jean d'O a eu les Invalides et un crayon, charmante idée, mais on était plutôt à l'enterrement d'Anatole France : des funérailles de première classe pour le dernier des écrivains officiels (avant le prochain), qui avouait lui-même, avec l'élégance dans l'autodérision qui faisait son charme, avoir aussi traversé la vie en première classe. Johnny a eu le peuple, la France entière, enfin surtout la France tatouée, dans un délire de communion qui dépassait sans doute sa personne, quels que soient ses mérites et son talent. Cela en dit long sur notre nostalgie, et notre besoin, malgré tout, d'être ensemble, de faire corps avec nos propres vies. On a même risqué une comparaison périlleuse avec l'enterrement de Victor Hugo, exilé politique, chantre de la république et défenseur du peuple, auteur d'une œuvre colossale et géniale, pour exhausser la gloire d'un chanteur de droite exilé fiscal, mais chaque époque fait avec ce qu'elle a pour assouvir son formidable besoin de communier.

Oh, nous les aimions bien ; sans doute pas de la même façon. Longtemps, Johnny m'a laissé indifférent. Certes, on emballait les filles sur « Que je t'aime » ou « J'ai un problème », mais il faisait quand même un peu bidon, l'idole des jeunes, un peu caméléon, Amérique pour de faux, fascination d'après guerre pour les mythologies en carton-pâte et la vulgarité Las Vegas, en beaucoup moins bien que l'original. Un coup rocker, un coup hippy (comme Jésus-Christ), un peu crooner. Mais l'animal avait le charisme, qui est un mystère, et une voix fabuleuse, puissante,

capable de nuances et d'inflexions bouleversantes. Il se bonifia avec l'âge. On ne tient pas le haut de la scène pendant plus d'un demi siècle tout à fait sans raisons...

Lira-t-on encore Jean d'Ormesson dans dix ans, ou tombera-t-il aux oubliettes, comme tant d'autres qu'on disait immortels, Académie française ou non ? Certains de ses livres sont épatants, comme il disait, tels *La douane de mer* ou *Le vagabond qui passe sous une ombrelle trouée*, d'autres un peu plus indigestes, sinon, comme il disait aussi, souverainement chiants. Il arriva qu'on ne l'aimât guère. Ou qu'on détestât son image, presque un cliché vers les années 70, quand il était directeur du « Figaro », homme de carrière, écrivain mondain, aristocrate à la voix flûtée, pas Johnny pour un sou. Les lecteurs de Jean d'O avaient l'impression de s'offrir un morceau d'histoire de France : une famille ayant servi tous les régimes, à part l'Empire, un ancêtre ayant même voté la mort du roi, vrai passeport républicain. S'il était mort à l'âge de Johnny, on conserverait le vague souvenir d'un aimable jouisseur, façon petit marquis poudré, dilettante doué amateur de soleil, de voitures et de jolies femmes, « écrivain du bonheur », quelle blague, adoré par les rombières du seizième arrondissement. Mais on a toujours raison de vivre vieux : la grâce lui fut donnée de se prolonger, ce qui lui permit de mieux révéler sa profondeur légère, de s'élever quelquefois au-dessus de sa caricature, de devenir le grand-père des lettres françaises, bienveillant comme un seigneur éclairé des Lumières, de droite mais adorant Aragon, s'affirmant souvent d'accord avec ses adversaires, suprême élégance qui lui permettait de ratisser large. Un intellectuel de droite intelligent, prodige devenu rare depuis Raymond Aron, cela se bichonne comme une fleur de serre : on le bichonna, on l'invita dans des centaines d'émissions où il brillait. Parfois acide, mais surtout drôle, amateur de bons mots et de citations donnant à bon compte l'impression que l'on pense. Et charmant, gentil au fond, courtois, attentionné. Je me souviens avec émotion avoir reçu une lettre de lui, à propos d'un roman où je fais l'éloge du kairós, petite divinité grecque de l'occasion propice, du moment opportun qu'on saisit par les cheveux, son vrai dieu. Il avait raison : qu'on soit Johnny Hallyday, nom d'emprunt pour enfant perdu, ou Jean d'Ormesson, patronyme sanctifié par l'Histoire et la tradition, avoir un destin c'est savoir reconnaître son kairós quand il passe. Ils ne l'ont pas manqué.